CHRISTIAN PÉCHENARD

Bérénices

SALVY

Victor pense à l'assomption de Bérénice. Elle est si légère qu'elle appartient encore au domaine des limbes. Elle l'aime si peu qu'elle n'a pas quitté la demeure des rêves. Elle vient pour la première fois dans cette maison qui participe à la fois du ciel et de la terre qui forment ensemble un terrain de jeux idéal, si naturellement réservé aux enfants, si propice aux amoureux.

Viens ma Bérénice dans ce monde destiné au malheur et qu'un seul de tes sourires peut sauver. Viens, je vais te raconter de belles histoires, te serrer dans mes bras. Je vais écrire pour toi des récits très jolis, très tendres, très émouvants. Reste pour moi ce double mystérieux de toi-même. Je vais commencer de t'aimer.

78780

Bérénices

16° Y²
55666



Christian Pechenard
par John Foley.

828

CHRISTIAN PÉCHENARD

Bérénices

SALVY

DL-30031990-07088

© SALVY ÉDITEUR, 1990.
14, Rue du Mail 75002 Paris.

À ma petite fille
qui s'appelle aussi Bérénice.

Ton image devait illustrer la couverture de ce cahier. Il n'a manqué que ton consentement. Tu devines la déconvenue des libraires. En marge, quelques phrases résument le propos. Elles sont destinées à ceux qui ne le liront pas, à ceux qui ne l'auront pas compris, à tout le monde. À toi aussi, peut-être, Bérénice.

Le premier récit est un rêve insignifiant, décousu, une illusion qui prend l'apparence d'une petite fille toujours naissante dont le souvenir a conservé la cruauté de l'innocence. C'est l'aventure de deux enfants que l'amour aurait empêché de grandir. La seconde partie où le bazar littéraire remplace le fouillis sentimental raconte, par le jeu contraire des écritures, la même histoire et la concordance des textes avait l'ambition d'un essai sur le bonheur.

Les titres croisés, comme des aveux choisis, sont autant de lettres volées à la magie des mots, pour une correspondance secrète, des lectures promises, pour l'invitation aux promenades, et le dialogue que voici.

Dialogue
de Victor et Bérénice.

Première partie

LES RÉCITS POUR VICTOR.

I. — Toutes les femmes ont un avunculus.
II. — La chambre de Bérénice est bien orientée.
III. — L'amant de Bérénice s'appelle Prince Charmant.
IV. — Elle s'en souvient comme si c'était hier.
V. — J'ai peur d'y prendre goût.
VI. — Les faux bonds de Bérénice.
VII. — Franchement.
VIII. — Personne ne m'a jamais aimé comme cela.
IX. — Bérénice n'écrit pas le livre de sa vie.
X. — Si nous nous étions aimés.

Seconde partie

LES RÉCITS POUR BÉRÉNICE.

I. — Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci.
II. — L'École des femmes.
III. — Köchel 364 (La symphonie concertante).
IV. — À la recherche du temps perdu.
V. — Les pèlerins d'Emmaüs.
VI. — L'attente, l'oubli.
VII. — La philosophie dans le boudoir.
VIII. — Le songe d'une nuit d'été.
IX. — La chanson du mal-aimé.
X. — Fragments d'un discours amoureux.

PREMIÈRE PARTIE

LES RÉCITS POUR VICTOR.

I.

TOUTES LES FEMMES ONT UN AVUNCULUS.

TOUTES LES FEMMES ONT UN AVUNCULUS, presque toutes et celles qui n'en ont pas s'en inventent. L'avunculus de Bérénice s'appelle Victor. Il est tout à fait authentique, rigoureusement conforme aux normes. C'est une constatation qui donne à cette histoire les charmes et les limites qu'impose le genre. Victor avunculus... On pense à la statue mutilée d'un empereur romain que le temps aurait oublié, à une plante médicinale qui ne guérirait rien, au destin tragique et bouffon d'un chef de rayon mal nommé, à une divinité douteuse. C'est d'ailleurs à peu près cela.

L'avunculus, comme chacun sait, est l'oncle maternel, le frère de la mère. Victor donc est le frère de Martine, la mère de Bérénice. Leurs parents — qui s'appellent MARTIN — ont trouvé opportun de prénommer leur fille Martine et ne se consolèrent d'avoir une fille unique que lorsqu'ils

lui donnèrent, une décennie plus tard environ, un petit frère, second enfant unique, qu'ils voulaient évidemment baptiser Martin mais qui se nomma finalement Victor en mémoire d'un oncle, avunculus défraîchi de la grand-mère défunte, et dont le chiche héritage ne tarda pas à démentir la superbe d'une désignation usurpée. Il n'est pas sûr que Victor soit né sous une bonne étoile.

Les relations entre les oncles et leurs nièces ont été le prétexte d'une extravagante et luxuriante littérature et elles sont devenues — redevenues — magiques en notre fin de siècle où les études scientifiques les plus austères paraissent n'avoir pour objet que de ressusciter les fantasmes sacrés que nous prêtons à tort ou à raison aux cités primitives.

À force de narcissisme notre Art a découvert l'art nègre, l'art brut, l'anti-art, chef-d'œuvres compliqués et anthropophagiques. Notre morale ouvre sur l'anti-morale et nous générons des communautés libertaires, des tribus païennes, des groupes anarchistes qui ne tardent pas à se donner des règles draconiennes et qui bientôt prennent toutes les apparences du Carmel et déjà sa perversité. Les affaires de famille ne sont plus traitées par Balzac mais par Lévi-Strauss. L'oncle n'appartient plus à la comédie bourgeoise où il a pourtant tenu si longtemps son rôle farceur et suspect, il est un personnage lacanien. Son bavardage idiot devient ésotérique. Sa bedaine naguère ornée d'une chaîne de montre à régence est maintenant comprimée par les haltères de la musculature rapide et il est

trop tôt pour convenir que cela revient exactement au même.

On apprend pourtant déjà dans les écoles que *le Chapeau de paille d'Italie* est une tragédie grecque ce qui permet au passage de rendre hommage à l'oncle Vesinet sourd comme un Tiresias aveugle et comme lui messager du destin. Il y a une thèse à écrire sur l'avunculus chez Labiche. Ce modeste ouvrage de dame n'en a pas la prétention mais il est opportun et peut-être nécessaire d'y faire référence. Nous vivons une époque délicieuse et menacée, franchement baroque. Les romanciers ne racontent rien — sujet inépuisable — et ce sont les philosophes ou les biologistes ou les ethnologues qui écrivent des romans. *Tristes tropiques*, *l'Être et le néant* sont publiés dans la série noire. Nous avons des poètes pudiques et des mathématiciens émotifs. La théorie des quanta est notre nuit d'octobre. Tout cela fait un aimable mélange où un avunculus et une Bérénice se sentent un peu perdus. Elle en a bien conscience, ce qui l'incite à la prudence de cet avant-propos qui n'est pas, elle le souligne, le préliminaire d'un aveu non plus que le préalable d'un système de défense.

Il y a dans cette aventure tous les ingrédients à la mode déjà un peu éventés, les épices de notre goût qui sont sagement et mollement tombées dans le domaine public, la mort du père, l'inceste, la Bible, le matriarcat, le Zen et l'éléphant, bande dessinée remplaçant avantageusement Zig et Puce, et cette psychiatrie douce, drogue envoûtante et

sucrée qui traite des folies tout aussi douces qu'elle. C'est une histoire d'amour dont Bérénice est plus la spectatrice que l'auteur. Elle l'émeut parce qu'elle n'en partage pas l'émotion et qu'il est toujours émouvant d'être aimé. Son récit est d'une telle simplicité qu'il peut apparaître — pour peu qu'on le lise comme il faut — comme une aventure unique, incroyable, comme l'est chaque amour d'avance désolé et pourtant fulgurant, lumineux, astre mort filant dans la nuit du temps qui laisse sa trace d'éclair. Il n'est pas vraiment nécessaire de lire ce texte. On n'écrit pas pour être lu. Bérénice conseille plutôt aux amateurs d'émotion sage *la Princesse de Clèves*, *le Lys dans la vallée*. Elle est sans vanité. On peut d'ailleurs aussi se passer de *l'Éducation sentimentale* qu'elle prétend n'avoir jamais lue.

Nous savons tous ce qu'est un chagrin d'amour, c'est le chagrin tout court, le malheur, l'impartageable malheur, le deuil rayonnant de l'âme. Et même on peut ne pas lire *Aurélien* car lorsque Bérénice naquit elle était toute rouge et toute chauve. Victor fut très fier de grimper d'une branche dans l'arbre généalogique de la famille Martin, d'acquérir, avant même d'être pubère, une respectabilité quasi paternelle; bref de devenir à onze ans un oncle ce qui jusqu'alors lui avait paru être le comble du grotesque et de la vieillerie. Mais quand il se pencha sur le berceau de son bébé-nièce il la trouva évidemment franchement laide. Ce n'est pourtant pas pour cela qu'elle

s'appelle Bérénice. Martine, sa mère, voulut que son jeune frère Victor fut choisi pour être le parrain de l'enfant. Il y avait toutes sortes de bonnes raisons pour qu'il en fut ainsi mais la vérité est que les Dieux veulent toujours se mêler des histoires des hommes et qu'ils sont très jaloux quand un grand drame paraît se mettre en branle sans qu'ils l'aient, de toute éternité, voulu et préparé avec ce soin inexorable qui ramène vers eux les vainqueurs par le chemin du désastre et les amants sur les embarcations légères et démâtées de l'oubli.

Le nom de Dieu est tissé en fils d'or sur les étendards de la guerre. Il aime les hommes sacrilèges, les femmes impudiques et le feu du démon qui détruit les villes et les cœurs. Il peut ainsi accueillir tous les morts, ignominieusement mutilés et confondus, comme les soldats tués dans la seule bataille qui vaille, ce grand combat divin qui ne fait naître que des demi-dieux et mourir que des héros. Ce n'était donc pas assez que Victor fut le parent — si proche — de Bérénice par le sang. Il fallait qu'il le fut aussi par l'eau et par le sel et Victor ne sentant pas le poids de cette double menace — on ne comprend jamais rien aux avertissements des dieux — était enchanté. Il avait renouvelé récemment ses vœux du baptême, renoncé pour toujours mais un peu hâtivement à Satan et à ses pompes si bien que sa confirmation lui parut n'avoir été que la répétition générale du sacre de Bérénice, reine devenue, grâce à lui, très chrétienne. C'était l'été, l'approche des grandes

vacances et pour la distribution des prix le collège, où il terminait brillamment et précocement sa classe de quatrième, avait organisé un divertissement où on donnait avec l'inévitable farce de *Maître Pathelin* quelques scènes de *Bérénice*. Comme il était le plus jeune de sa classe, le seul imberbe, on lui avait confié ce rôle d'amoureuse et c'est ainsi que tout naturellement et dans l'exercice de son droit parental, il choisit le prénom de sa filleule. Il était déjà envoûté — il le dira plus tard à Bérénice — non pas par l'histoire qui se poursuit toujours et partout cahin-caha (on disait à l'école *invitus invitam*) mais par le charme des vers de Racine, ces mots interminables, cet alexandrin qui ressemble à une longue promenade dans le silence et dans le soir et qui serait, pour lui, toute sa vie, la poésie comme Bérénice, toute sa vie, serait l'amour.

Naturellement tout le monde trouva que le choix de Victor était idiot. Martine considéra que cela faisait concierge — on voit Titus demandant le cordon — et son mari que cela faisait prétentieux ce qui donne d'ailleurs une bonne définition de la royauté quand on vit en république et décrit assez bien les machines de la tragédie qui oscille imperturbablement entre les mesquineries héroïques et les rêveries bourgeoises. Les grands-parents Martin étaient résolument contre le choix de Victor pour ce qui concerne le prénom de sa filleule. Mais les parents Martin voulaient faire plaisir à leurs fils. Le drame était pour eux, si l'on

peut dire, cornélien puisque c'était les mêmes. Les parents grands-parents transigèrent avec eux-mêmes et après force discussion ce furent les plus vieux qui cédèrent. Les parents Martin donnèrent raison à leur fils Victor contre les grands-parents Martin de Bérénice. Il est vrai que les parrains n'ont pas tant de privilèges. Laissons à Victor ce petit plaisir ; au moins sa filleule lui rappellera toujours qu'il a été un bon élève. Naturellement elle lui rappellera tout, sauf cela.

Et puis, conclut le grand-père, nous lui donnerons un second prénom à cette petite fille, un second prénom moins ridicule. Et il s'y connaissait en ridicule à ce sujet. Il proposa le féminin de Victor, Victorine, ce qui devait rallier tous les suffrages d'autant plus que c'était le nom de leur bonne qui était arriérée mentale et muette. Et Victor, innocemment, récitait au bébé la prodigieuse musique de l'amour d'une femme pour un empereur. Il était la femme. Elle était l'empereur. Et il lui disait des mots qu'il ne savait pas avoir appris par cœur, dont il ne comprenait pas bien lui-même le sens et que Bérénice déjà n'entendait pas. Il trouvait très émouvant d'avoir ainsi presque à lui pour la première fois une poupée. Il avait été élevé pour être un vrai garçon en compagnie des soldats de plomb et des armes de bois. On lui avait offert un mécano qui le faisait pleurer de rage car il n'avait jamais pu introduire la vis dans l'écrou qui, théoriquement, devait lui correspondre et il passait tous ses jeudis parmi les